Ami du Clergé du 23 Octobre 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — LIII. *22e Dimanche après la Pentecôte :* Est-il permis de payer l'impôt à César ? 353. — LIV. *23e Dimanche :* La résurrection de la fille de Jaïre, 354.

Pour la fête de la Toussaint. — I. Devenir des saints, 356. — II. La vie de la grâce, 357.

Pour le Jour des Morts. — La Sainte Messe, le meilleur suffrage pour nos défunts, 359.

En lisant. — Deux Saints, face à la souffrance et à la mort (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus et le Bienh. Théophane Vénard), 360.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LIII

22e Dimanche après la Pentecôte

EST-IL PERMIS DE PAYER L'IMPÔT A CÉSAR ?

Mes frères,

S. Matthieu (XXII, 15-21), dans l'évangile de ce jour, nous transporte à Jérusalem, peu de temps avant la Passion. Les ennemis du Maître sont décidés à en finir avec lui. Pharisiens, Sadducéens, courtisans d'Hérode, malgré leurs divergences de doctrine et de vues politiques, voient en lui un adversaire terriblement gênant. Il sera sans doute facile, en l'interrogeant habilement, de lui faire dire des paroles compromettantes. Elles ruineront son crédit auprès de la foule ou permettront de le dénoncer aux autorités romaines. Nous allons voir comment Jésus va se tirer d'affaire en cette circonstance critique. Sa prudence et sa simplicité — deux vertus recommandées naguère à ses disciples — seront pour nous un modèle à imiter en bien des circonstances délicates.

I. — *La question insidieuse des ennemis de Jésus*

La Palestine, au temps de Notre-Seigneur, était, vous le savez, occupée par les Romains. Cette mainmise du formidable Empire sur le petit pays juif était-elle légitime ? Et notamment était-il permis aux Israélites de payer l'impôt prélevé au nom de César ? On en discutait dans les écoles juives. La question intéressait la religion, car reconnaître des droits à l'Empire romain semblait renier ce que Dieu s'était attribué sur le peuple juif dans l'Ancien Testament. N'était-ce pas aussi renoncer, équivalemment, aux espérances messianiques ? Mais on en discutait généralement en secret et sans que les avis, même motivés, des Docteurs changeassent quoi que ce soit à la pratique courante. On payait l'impôt, parce qu'il fallait bien le payer. Et, éventuellement, on gardait pour soi le sentiment contraire, par crainte des représailles du gouvernement. Il n'aurait pas fait bon de le proclamer en public. On l'avait bien vu, peu après le début de l'occupation romaine, lorsque Judas le Galiléen avait provoqué un soulèvement en reprochant à ses compatriotes de payer l'impôt aux Romains. « Il périt, et tous ses partisans furent dispersés » (Act., V, 37).

Cette question de l'impôt, cas de conscience au moins théorique pour les Juifs pieux, fut donc choisie pour être posée à Jésus. Elle le fut par les Pharisiens qui s'étaient concertés « pour le prendre en défaut dans ses paroles. » Question insidieuse et de nature à le perdre. Question qui ne comportait pas d'échappatoire et à laquelle il ne pouvait, semble-t-il, répondre que par le *oui* ou le *non*. Or, si Jésus répond qu'il faut payer l'impôt, comment pourra-t-il conserver aux yeux de la foule son crédit de prophète, lui qui deux jours auparavant s'est fait acclamer dans le Temple comme le Messie ? Payer l'impôt à l'occupant c'est accepter son joug, aller contre toutes les espérances d'Israël. Les titres d'imposteur et de traître lui conviendraient mieux que celui de Messie, et le peuple, prompt aux revirements, les lui décernera certainement. S'il répond que l'impôt ne doit pas être acquitté, il se met en rébellion ouverte contre le pouvoir établi, et on se chargera de le dénoncer aux autorités. Les Pharisiens pensaient donc tendre au Maître un piège dans lequel il tomberait immanquablement. Mais pour plus de sûreté, afin que leur astuce soit mieux camouflée, ils préférèrent rester dans la coulisse. Ils ne se présentent pas eux-mêmes à Jésus, mais lui envoient de leurs disciples, simples étudiants : le Maître ne pourra soupçonner, pensent-ils, une intention malveillante de la part d'hommes si jeunes qui cherchent à s'éclairer et qui viennent à lui avec des partisans d'Hérode, en quête, eux aussi, de lumière. D'ailleurs leur entrée en matière, dictée avec soin par leurs maîtres, est si flatteuse pour Jésus que celui-ci ne pourra manquer de leur donner, en toute sincérité, son avis : « Maître, disent-ils, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans souci de personne, car vous ne regardez pas à l'apparence des hommes. Dites-nous donc ce qu'il vous en semble : Est-il permis ou non de payer l'impôt à César ? » Et, pour rendre la question plus concrète, pour la présenter comme un cas de conscience dont il faut la solution immédiate : « Paierons-nous ou ne paierons-nous pas ? » (Marc, XII, 14).

II. — *La réponse du Maître*

Jésus n'est pas long à comprendre l'horrible ruse cachée derrière une question en apparence banale. Aux compliments si bien tournés de ses interlocuteurs, il ne veut répondre qu'en démasquant leur hypocrisie et en leur montrant qu'il n'est pas leur dupe. Alors, se tournant vers eux : « Pourquoi me tenter, hypocrites ? » Et, avec une dextérité qui fait, encore aujourd'hui, notre admiration, après avoir fait celle de ses déloyaux adversaires, il va, sans éluder leur question, en poser à son tour. Les réponses qu'ils seront obligés de donner montreront qu'il n'y a pas là un cas si compliqué, que chacun doit pouvoir le résoudre et y donner une solution qui satisfasse sa conscience.

« Montrez-moi, dit Jésus, la monnaie de l'impôt. » Ils lui présentent un denier, cette pièce d'argent, frappée par Rome, et qui représentait exactement ce que nous appelons aujourd'hui la cote personnelle. Il fallait se la procurer pour acquitter sa contribution, si l'on ne voulait pas se condamner à une perte assez sérieuse en changeant les monnaies de bronze que seuls pouvaient frapper les princes juifs. « De qui est cette effigie et cette inscrip-

ftion ? » demande Jésus, en montrant la pièce où se détachait la figure de l'empereur romain accompagnée d'une légende détaillant ses titres. « De César, » répondent les émissaires des Pharisiens. Ils ne peuvent dire autrement, et peut-être commencent-ils à se douter que ce sont eux (et non Jésus) qui vont être pris à leurs propres paroles. Ils viennent d'avouer que la monnaie qui doit servir au paiement de l'impôt est une monnaie romaine, frappée par l'empereur, monnaie qu'ils acceptent dans certaines transactions, comme ils acceptent bien d'autres choses venant de Rome. N'est-il pas juste de restituer à César ce qui vient de César ? « Rendez donc, prononce alors Jésus, à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Jésus montre que cette manière de faire n'empêche pas de garder inviolés les droits de Dieu. Elle est au contraire un argument en faveur de la justice envers quiconque, partout et toujours.

Cette réponse, qui clôt définitivement le débat, et d'une manière si simple et si sage, jette dans l'admiration tous ceux qui l'entendent. Aussi bien les rusés et naïfs questionneurs laissent Jésus et s'en vont, savourant sans aucun doute leur humiliation. Ils sont battus. Le résultat escompté de leur intervention n'est pas obtenu. Jésus a évité de se prononcer par un *oui* ou un *non*, qui l'un comme l'autre lui aurait été fatal. Il n'a pas, cependant, laissé la question sans réponse. Comme si ses adversaires avaient besoin d'être éclairés, il leur a lumineusement montré le fondement de nos obligations envers tout pouvoir, celui des hommes et celui de Dieu. Son attitude fut irréprochable. Ils n'ont plus qu'à s'en aller et à rendre compte aux Pharisiens de leur échec.

III. — *Jésus, modèle de prudence et de simplicité*

« Soyez, avait dit Jésus à ses disciples, prudents comme les serpents et simples comme les colombes » (Matth., x, 16). Il vient lui-même de nous donner un exemple saisissant de prudence et de simplicité. Mais d'où viennent, en lui, ces deux vertus ?

Je rattacherais volontiers la première à l'humilité de Celui qui s'est dit « humble de cœur » (Matth., xi, 19). On vient à lui avec les paroles les plus flatteuses : vous êtes dans la vérité, vous enseignez la doctrine religieuse avec une impartialité que nous sommes obligés de reconnaître, sans faire acception de personne ; voilà pourquoi nous nous adressons à vous pour vous poser une question délicate, où l'empereur est en jeu. Nous savons que ce personnage ne vous en impose pas quand il s'agit de proclamer la vérité. — Exorde insinuant, qui vous montre que les adversaires de Jésus espéraient qu'il allait tomber dans leur piège en condamnant le paiement de l'impôt à César. Un Docteur moins humble aurait-il pu éviter le piège, si grossier soit-il ?

On l'interroge en faisant appel à son impartialité proverbiale, à son absence totale du souci de plaire. Ne va-t-il pas ruiner toute cette estime en laquelle on le tient, s'il paraît accorder quoi que ce soit au puissant César ? Et nous-mêmes, la perspective d'être moins estimés ne nous aveugle-t-elle pas bien souvent à l'endroit de rusés flatteurs qui attendent de nous des paroles favorisant leurs desseins ? C'est alors que nous manquons à la justice, que nous dénigrons le prochain, et par surcroît, nous nous apercevons que nous avons abandonné la vertu cardinale de prudence. Nous nous sommes follement laissés entraîner à prononcer des paroles qui vont se retourner contre nous. Un peu d'humilité nous aurait épargné tout cela.

Un autre défaut qui nous fait manquer parfois à la plus élémentaire prudence, c'est l'envie de nous mêler des affaires des autres. Que l'on est heureux lorsque quelqu'un sollicite de nous un conseil, en exposant un cas de conscience ! On oublie et le manque d'autorité qui est bien souvent le nôtre, et la responsabilité qui va découler de notre verdict. On se satisfait de l'orgueil assouvi. On est établi juge d'une situation qu'on brûlait de connaître. Voyez comment, dans tout le cours de son ministère, Jésus évite avec soin de se mettre en avant — alors cependant qu'il en aurait le droit — chaque fois que son message n'est pas en cause. « Homme, qui t'a établi pour faire vos partages ? » (Luc, xii, 14) répond-il à quelqu'un qui lui demandait de l'aider dans une affaire d'héritage. Et dans la question de l'impôt, voyez la même attitude : je n'ai pas à vous répondre d'autorité par le *oui* ou le *non*, car vous avez votre raison pour juger vous-même de ces choses. Quelques questions opportunément choisies suffisent alors pour dégager le principe de conduite à adopter.

Mais ces questions toutes simples, il fallait penser à les poser. Et c'est là qu'éclate la sublime simplicité du Maître. A quoi la rattacher si ce n'est à sa sainteté, à l'union de son esprit et de son cœur avec son Père ? Qui ne l'a remarqué ? La simplicité est l'apanage des grands saints. Une sainte Jeanne d'Arc, une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous émerveillent, l'une par la simplicité de ses réponses qui déjouent toutes les roueries de ses juges, l'autre par la voie toute droite et sans complications qu'elle nous a tracée pour aller à Dieu. Que dire alors de la simplicité de Celui qui n'est pas seulement un saint, mais la sainteté même ? dont l'esprit était sans détours, allant droit au but et forçant ses adversaires eux-mêmes au respect ? Ce qui ne les empêchera pas, n'ayant pu le prendre au piège dans ses paroles, de le faire condamner par la calomnie en l'accusant d'avoir interdit de payer l'impôt à César (Luc, xxiii, 2).

* *

Attachons-nous, m. f., à imiter le Christ dans tous les actes de sa vie. Pour cela, approfondissons notre connaissance de l'Evangile. Réformons nos attitudes à l'image de celles du Maître. N'espérons cependant pas, malgré nos efforts pour être humbles, prudents et simples, échapper plus que lui à la malice des hommes. Ce sera d'ailleurs notre gloire de le suivre jusqu'à la croix. *Amen.*

LIV

23e Dimanche après la Pentecôte

LA RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

Mes frères,

Le récit de S. Matthieu (ix, 18-26) nous ramène au début de la vie publique de Jésus, en Galilée, à l'époque où les miracles sont de tous les jours, où les malades et les infirmes s'approchent en foule de lui pour obtenir leur guérison.

I. — *Jésus non seulement guérit les malades, mais il ressuscite les morts*

Vous l'avez remarqué, deux miracles sont rapportés dans cette page d'Evangile : la guérison d'une pauvre femme qui souffrait d'une perte de sang et qui s'est faufilée au milieu de la cohue en se disant : « Si je puis toucher seulement la houppe de son vêtement, je serai guérie. » Ce qui arrive, en effet, à l'heure même. A ce moment, le Christ se dirigeait vers la maison d'un personnage religieux, d'un chef de synagogue, qui venait de l'implorer au sujet de sa fillette, à toute extrémité. Et voilà qu'on vient annoncer à ce père que sa fille vient de mourir, qu'il est inutile d'importuner davantage le Prophète. Ce qu'entendant, Jésus encourage au contraire son demandeur : « Ne crains pas, dit-il, crois seulement. » C'est l'assurance que son pouvoir s'étend non seulement sur les malades, mais sur la mort elle-même. Et il ne sera pas exigé de Jaïre, le père de la petite morte, d'autre condition que celle mise toujours par Jésus pour ses miracles, c'est-à-dire la foi au pouvoir surnaturel du Maître.

Celui-ci se montre donc à nous avec un attribut plus merveilleux encore que ceux rapportés jusqu'ici. Il ne se contente pas de rendre la santé, il peut redonner la vie à un cadavre. Nous en connaissons trois exemples : celui rapporté dans l'évangile d'aujourd'hui, la résurrection du fils de la veuve de Naïm et celle de Lazare, l'ami de Jésus. Groupons-les, si vous le voulez bien, afin de mieux saisir leurs caractéristiques et pour nous demander de quelle utilité ils sont pour nos âmes.

Remarquons-le tout d'abord, la manifestation du pouvoir de Jésus se fait de plus en plus grande, de plus en plus évidente, si nous allons de la résurrection de la fille de Jaïre à celle de Lazare. La fille du chef de la synagogue est une enfant de douze ans ; elle est morte il y a quelques instants lorsque se produit le miracle. Le fils de la veuve de Naïm est un adolescent que l'on porte en terre ; il est donc mort il y a plusieurs heures. Quant à Lazare, c'est un homme fait, dont le décès remonte à plusieurs jours et qui a été enseveli voilà déjà quatre jours, selon la coutume des Juifs, dans un caveau creusé dans le roc, après avoir été ficelé avec des bandelettes. Il est même vraisemblable qu'il entre en décomposition (cf. Jo., XI, 39).

Le pouvoir de Jésus sur chacun des trois cadavres se montre donc, à chaque fois, plus merveilleux. Il est aussi, à chaque fois, connu d'un plus grand nombre de personnes. L'Evangile nous laisse entendre que la foule n'a pas suivi Jésus dans la maison de Jaïre, comme si l'annonce du décès de l'enfant avait découragé son attente de voir un miracle. En outre, Jésus emmène avec lui seulement les parents de la fillette et trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, les témoins désignés des grands événements, comme la Transfiguration et l'Agonie. Arrivé à la maison, il veut que son intervention reste strictement réservée à la famille et aux trois apôtres. Il fait évacuer l'appartement, déjà rempli de pleureuses à gages et de joueurs de flûte. Après qu'il a, d'un geste et d'un mot « Enfant, lève-toi, » redonné la vie à la petite fille, il défend sévèrement d'en parler à qui que ce soit.

La résurrection du fils de la veuve a lieu, au contraire, sur la voie publique, près des portes de Naïm, devant la foule nombreuse qui accompagnait le Maître et celle qui suivait le convoi funèbre. Jésus fait arrêter le cortège, et avec la même puissance qu'à Capharnaüm il touche le cercueil, il commande au mort, on voit celui-ci s'asseoir, parler et il est rendu à sa mère.

A Béthanie, chez Lazare, la publicité des faits est encore mieux assurée. Les Juifs étaient venus nombreux consoler les deux sœurs du défunt, Marthe et Marie, et on s'était assemblé près du caveau. Jésus, loin de faire disperser la foule comme à Capharnaüm, se réjouit de voir tant de monde. En invoquant son Père, il le remercie de cette occasion de foi pour toute la foule environnante.

II. — *Le pourquoi de ces résurrections*

Le but de ces résurrections opérées par Jésus est sans doute de nous affermir dans notre foi : il le dit très nettement lui-même, nous venons de le remarquer, lors de la résurrection de Lazare. Il rend grâces à son Père de ce qu'il a exaucé sa prière. « Pour moi, ajoute-t-il, je savais que tu m'exauces toujours, mais c'est à cause de la foule environnante, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé » (Jo., XI, 42).

C'est aussi de servir de prélude à sa propre résurrection. Le Christ devait, après sa mort ignominieuse sur la croix, reprendre lui-même son corps et se montrer, en maintes circonstances, bien vivant, à ses apôtres et à ses disciples. N'était-il pas tout naturel qu'avant de se ressusciter lui-même, il exerce sur d'autres son pouvoir ? Et qu'il l'exerce au profit de pauvres parents venant humblement le supplier pour leur petite fille, au profit d'une mère veuve menant au cimetière son fils unique, au profit de deux sœurs qui ont bien souvent reçu le Maître dans leur demeure ?

Les circonstances dans lesquelles il produit ces grands miracles nous font ainsi pénétrer plus profondément dans son âme. Elle nous apparaît toute pétrie d'humanité. Et puisque c'est l'âme de notre Dieu et Sauveur, nous sommes invités à réfléchir que, dans le cours ordinaire de sa Providence, ses sentiments sont les mêmes aussi à notre égard. S'il ne veut pas, à chaque instant, interrompre les résultats normaux des lois naturelles, du moins les cas extraordinaires où il l'a fait sont pour nous le gage de ce que nous valons à ses yeux, et de ce qu'il est prêt à faire pour nous.

Que voyons-nous, en effet, chaque fois que Jésus agit en faveur d'un de ces pauvres humains que la mort a déjà arrachés à la terre ? Des parents désolés et qui n'espèrent absolument pas que leur fille, leur fils, leur frère puisse jamais leur être rendu. Jaïre est prêt à obéir aux injonctions de la foule : « N'importune plus le Maître ! » Et c'est Jésus lui-même qui fait renaître en son âme l'espérance qui vient de s'y éteindre. La pauvre mère de Naïm était bien sans espoir, elle aussi qui suivait désolée le convoi de son fils mort. C'est fortuitement que Jésus se trouve sur son passage. Alors, plein de compassion, il s'adresse à cette femme pour tarir ses larmes : « Ne pleure pas ! » Et que dire des sœurs de Lazare ? Le Maître était en voyage loin de Béthanie. Ah ! s'il avait été là, leur frère ne serait pas mort. Mais il est revenu trop tard. Cependant Dieu exaucera toujours sa prière, mais on n'ose y croire. Lazare ressuscitera sans doute, mais à la résurrection générale, au dernier jour. Cependant Jésus frémit de

douleur, il se trouble, il pleure. Lazare était son ami, tout le monde pense : « Voyez comme il l'aimait. » Et pour lui comme pour les deux autres il donne, d'une voix forte, l'ordre souverain qui rend la vie.

Que ces cœurs brisés, que ces larmes, que ces affections qui se sont évanouies tiennent de place dans l'âme du Maître ! Si Lazare était son ami, il ne connaissait pas humainement Jaïre, ni la femme de Naïm. Et cependant, pour ces derniers aussi, il bouscule les lois ordinaires de la nature, il montre sa maîtrise immédiate sur la vie. Comme nous comptons plus, aux yeux de Dieu, que les apparences nous le font supposer !

* *

Ces scènes extraordinaires de l'Evangile ont cet avantage, m. f., de nous faire voir les choses *du dedans* pour ainsi dire. Au lieu de toujours apprécier le gouvernement du monde comme des spectateurs placés à l'extérieur, nous sommes invités à pénétrer à l'intérieur, d'où il procède, dans la volonté divine elle-même. Cette volonté, nous la voyons dans un accord admirable avec la volonté créée du Christ, pleine de bonté, de compassion, de délicatesse envers ceux qui souffrent. Les plus petits sont dignes de son attention et pour empêcher que les larmes coulent de leurs yeux, c'est le monde lui-même qui devra modifier son cours.

Quel enseignement ! Et les desseins de Dieu sont sans repentance. Dieu écoute toujours son Christ. « Les quelques années d'une vie humaine, les dix ans de solitude qui restent à la pauvre veuve pèsent plus lourd devant Dieu que tout le temps nécessaire à tous les systèmes solaires pour se faire et se défaire... Dieu a pour chacun de nous le regard qu'il a eu pour cette femme derrière le cercueil. Le cœur et le destin de chacun de nous est, pour Dieu, le centre du monde » (R. Guardini). Ainsi soit-il.

POUR LA TOUSSAINT

I

DEVENIR DES SAINTS

Mes frères,

La nature humaine regimbe devant la mort. Et j'ai peine à croire tout-à-fait ceux qui affirment qu'ils n'ont pas peur de la mort. La vie, dans cette « vallée de larmes », pèse sur nous avec tout ce qu'elle a de pénible : malgré tout, nous tenons à la vie. Nous portons en nous, les plus sceptiques comme les autres, le besoin de l'immortalité. Nous sommes navrés d'être mortels.

Montaigne disait : « Ce n'est pas la mort que je crains, c'est de mourir. » Tout au moins, avouons-le avec lui : oui, ce que nous craignons, c'est de mourir, de tout quitter : notre maison, notre foyer, nos biens (personne qui n'ait quelque chose à quoi il tient) ; c'est de quitter nos amis, nos parents, notre famille, tous les êtres chers. Ah ! la séparation !...

Voilà la rançon du péché originel.

I

Cependant, combien la mort nous paraîtrait moins affreuse, si, au lieu de la regarder avec nos pauvres yeux humains, nous l'envisagions aux lumières de la foi, ainsi que les saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête ! Ils ont surmonté les affres de la mort, parce qu'ils ont su regarder plus loin. Et j'entends la petite Sainte de Lisieux, considérant ses mains amaigries : « Oh ! que j'éprouve de la joie à me voir maigrir. » Et, une autre fois : « Le catéchisme enseigne que la mort est la séparation de l'âme du corps ; ce n'est que cela. Eh bien ! je n'ai pas peur d'une séparation qui me réunira pour toujours à mon Dieu. » — Et j'entends sainte Bernadette, répondant à son confesseur, qui l'exhorte à faire le sacrifice de sa vie : « Quel sacrifice ? Ce n'est pas un sacrifice de quitter une pauvre vie, dans laquelle on éprouve tant de difficultés pour appartenir à Dieu. » Et je les entends tous, les uns et les autres, faire écho à la parole de S. Paul : « Je désire mourir pour être avec le Christ ! »

Voilà le grand secret : ils ont accepté généreusement, j'allais dire, joyeusement, la mort, parce qu'elle les introduisait près du Christ, servi, aimé pendant la vie d'un jour, ici-bas, et possédé, maintenant, pendant la vie éternelle, au ciel... Ce qui faisait dire à René Bazin, ce grand chrétien : « Quand on vieillit, tout s'en va, mais Dieu vient. »

Ah ! quand l'heure sonnera pour nous, oui, que ce soit Dieu qui vienne ! Il viendra, si nous le voulons.

II

Si nous le voulons, je veux dire si nous imitons les Saints.

Comprenons bien. Quand on parle des saints, on se méprend facilement.

Il y en a parmi eux, qui, sur terre, semaient les miracles sur leurs pas, et faisaient penser au Christ, sur les routes de Judée et de Galilée, guérissant les malades et ressuscitant les morts... Dieu ne nous demande pas cela.

Il y en a qui ont affronté les fouets plombés, les bûchers ardents, les chevalets de torture, les glaives tranchants et les bêtes féroces, tels ceux dont je vois les sépulcres aux parois des catacombes... Dieu ne nous demande pas cela.

Il y en a qui, « après leur mort, parlent encore, » selon le mot de l'Ecriture, et attirent les foules à leurs tombeaux, tels le Curé d'Ars, Ste Thérèse de Lisieux ou Ste Bernadette... Dieu ne nous demande pas cela.

Mais ce qu'il nous demande, c'est d'être comme eux, à leur manière, des chrétiens parfaits, — de vivre la vie du Christ, de pouvoir en toute vérité dire après S. Paul : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », de pratiquer, selon l'Evangile, l'humilité sincère, la pureté sans tache, la charité universelle.

Est-ce impossible ? Mais non. Est-ce que les saints, voyons, étaient d'une essence supérieure à la nôtre ? N'étaient-ils pas fils d'Adam autant que nous ? Alors reprenons donc la parole de S. Augustin, qui est tout un programme : « Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas ? »

Ce qu'ils ont fait ?

Ils ont développé en eux le sens du bien ; ils ont vécu les yeux rivés vers le ciel ; ils se sont montrés fidèles aux inspirations de la grâce.

Oh ! ils sentirent, comme nous, peut-être plus que nous, les attraits des passions mauvaises, mais, à force de courage, de persévérance, de volonté, ils vainquirent. S. Thomas résume tout cela : « Pour être saint, dit-il, que faut-il ? — Le vouloir ! »

III

Afin de décider ses soldats à marcher encore à travers les déserts d'Egypte, Napoléon leur disait : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent ». Et moi je vous dis : « Du haut du ciel, vos aînés vous regardent ; ils vous exhortent ; et, de leurs prières, ils vous aident à lutter jusqu'au bout, jusqu'à la victoire finale qu'ils ont remportée avant vous... »

Ne considérons pas les saints comme des étrangers ; aimons à le penser pour notre consolation, pour notre joie et pour notre réconfort : il y a peut-être parmi eux, parmi cette foule innombrable, dont nous parlait S. Jean tout-à-l'heure, ceux que nous avons aimés, et que, en un jour de deuil affreux; nous avons pleurés. Ils sont, eux aussi, au pied du trône de l'Agneau, chantant le « Sanctus éternel ».

Ah ! qu'on nous laisse notre foi avec cette Espérance ! qu'on nous laisse croire qu'ils nous regardent aujourd'hui, penchés sur les balustres du ciel, pour reprendre le joli langage de S. François de Sales, qu'ils nous sourient, qu'ils nous font signe !...

Ne les plaignons pas ! C'est nous qui sommes à plaindre, parce qu'ils nous ont quittés et nous ont laissés sur la terre d'exil, où il faut encore lutter et souffrir. Eux ? ils ont la chance d'être arrivés les premiers...

* *

Ils nous attendent ; ils nous préparent une place, une bonne place, à côté d'eux. J'aime bien ce mot de Bossuet : « Sous les palmiers du ciel, on fera des groupes ! » Quel groupe nous ferons, quand nous nous retrouverons tous, et quand, là-haut, nos familles et la paroisse se reformeront ! Ainsi soit-il.

II

LA VIE DE LA GRACE

Mes frères,

L'Eglise nous invite aujourd'hui à lever nos regards vers le ciel pour y contempler ceux qui, dans un bonheur sans fin, sont pour nous non seulement des protecteurs, mais des modèles. Si nous devons les prier, nous devons aussi les imiter. Car, nous aussi, nous sommes appelés au bonheur des saints ; et ce bonheur, nous devons le préparer, le posséder déjà comme en germe dans nos âmes. Ce germe de la sainteté, c'est, vous le savez, la vie de la grâce. C'est donc entrer dans l'esprit de cette fête que de vous entretenir de cette vie : vous redire sa nécessité et vous exposer comment vous devez la comprendre et la développer.

I. — *Où trouver la vraie joie ?*

Interrogez un enfant du catéchisme : « Quand un chrétien est-il en état de grâce ? » il répondra à coup sûr : « C'est quand il n'a pas de péché mortel sur la conscience. » La réponse est vraie, tout au moins pour commencer à comprendre : on saisit par là que l'état de grâce est détruit par le péché mortel. Mais il faut aller plus loin et nous faire une idée positive de ce qu'est la grâce. On pourrait dire que c'est le moyen qui nous permet d'arriver au bonheur du ciel. Mais ce bonheur du ciel, quel est-il ? S. Paul et S. Jean nous parlent d'un état où l'âme verra Dieu face à face, tel qu'il est, et le possèdera afin d'être heureuse du bonheur même de Dieu. Sans doute, à côté de ce bonheur essentiel, il y aura la joie de retrouver les parents, les amis, de connaître la solution de tant de problèmes qui auront agité notre esprit ici-bas, de rencontrer enfin la satisfaction de nos désirs légitimes, y compris, pour notre âme, celle de retrouver, à la résurrection générale, le corps qui fut sur terre le compagnon fidèle de toute son activité. Mais ces joies humaines, si appréciables soient-elles, ne sont rien en comparaison du bonheur de voir Dieu et de le posséder. Essayons de comprendre cette vérité.

Vous, petits écoliers qui m'écoutez, vous cherchez en classe la solution d'un problème d'arithmétique qui vous semble fort difficile. Après bien des tâtonnements, vous l'avez enfin trouvée ! Vous poussez un soupir de soulagement ; c'est une joie. — Vous, jeune fiancée ou jeune épouse, au cours de la guerre, vous êtes peut-être restée bien longtemps sans nouvelles de celui que vous aimez. Quelle angoisse ! Et puis un jour vous est parvenue la nouvelle que ce fiancé, ce mari était bien vivant. Joie d'une certitude enfin acquise. Peut-être aussi avez-vous appris sa mort ? Eh bien ! à tout prendre, mieux vaut encore la dure vérité qu'une incertitude qui enlève tout repos. C'est ainsi que la découverte de la vérité apporte à notre esprit une joie réelle. Celui-là même qui est peu instruit s'en rend compte : il voudrait savoir davantage pour se sentir plus complètement éduqué, en un mot, plus homme. Et que dirons-nous de la joie du savant qui fait une invention nouvelle, de la joie du médecin qui découvre un nouveau remède ? Comme ces bonheurs sont humains et bien conformes aux exigences de notre nature !

Or, Dieu est la vérité suprême, une vérité dont la lumière étincelante apportera à notre esprit si avide de connaître, le perfectionnement de ses plus hautes aspirations. Et ce n'est pas seulement à l'intelligence que Dieu peut apporter de suprêmes jouissances, c'est à notre volonté, à notre cœur, à toute notre puissance d'amour. Si vous êtes heureux de la moindre affection rencontrée sur terre, — si vous êtes heureux d'une des si diverses et si nombreuses joies pourtant si peu consistantes et si fugitives, dites vous bien que tous les bonheurs puisés dans la jouissance des biens créés sont peu de chose en comparaison du bonheur que nous procurera la possession du Souverain Bien, de l'Etre infini qu'est Dieu.

Mais atteindre Dieu, monter jusqu'à cet infini de la vérité et de la bonté, l'homme, par ses seules forces en est radicalement incapable. Son instinct naturel l'y porte : « Malgré moi, disait le poète, l'infini me tourmente. » Et j'aime encore cette autre parole d'un autre poète : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. » Il y a dans notre nature un besoin de l'infini et Dieu, dans la création de l'homme au paradis terrestre, avait d'avance répondu à ce besoin en plaçant immédiatement le chef de l'humanité dans un état de sainteté qui lui permettait d'atteindre facilement et presque sans effort le bonheur de voir Dieu. Hélas ! l'homme divinisé qu'était Adam s'est détourné de Dieu et l'humanité, par lui devenue pécheresse, devait désormais ne plus être qu'un dieu tombé se souvenant de sa vocation passée.

Mais Notre-Seigneur, le Christ Rédempteur, est venu et, par les mérites infinis de sa passion, nous a rendu la possibilité d'atteindre à cette sainteté, nécessaire dès ici-bas si nous voulons conquérir le ciel.

Devenu notre Chef par le sacrifice du Calvaire, il communique à nos âmes la sève d'une vie nouvelle, la vie de la grâce et nous rend par là notre titre d'enfants de Dieu et d'héritiers du ciel.

II. — *Participation de la vie de Dieu*

Qu'est-ce donc que cette vie de la grâce qu'il s'agit de développer en nous ?

Jésus, en annonçant le baptême au craintif Nicodème, le lui décrit comme une nouvelle naissance : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Naissance nouvelle à une vie nouvelle, naissance à la vie surnaturelle qui doit faire de nous des fils adoptifs de Dieu.

Tout à l'heure j'ai prononcé le mot de sève. C'est une figure employée par Jésus pour nous faire mieux comprendre la vie de la grâce : « Je suis la vigne, dit-il, et vous êtes les rameaux. Quiconque demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits. Car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment desséché, il sera jeté au feu. » Qu'est-ce à dire ? Jésus est la vigne. Le pied de vigne plonge ses racines dans la terre, et c'est sur lui que les rameaux sont greffés. Le pied de vigne est source de vie pour les rameaux, puisqu'il leur distribue la sève qu'il distille des sucs de la terre. Séparés de la tige, les sarments se dessèchent et sont destinés au feu. Ainsi en est-il de nous par rapport à Jésus. Par le baptême, nous sommes pour ainsi dire greffés sur Jésus. Il nous communique sa sève, c'est-à-dire sa grâce qu'il reçoit lui-même dans son âme humaine des sources infinies de la divinité. Il faut que nous lui restions attachés ; il faut que nous vivions de cette sève, c'est-à-dire de sa grâce, si nous voulons être les enfants de Dieu.

Vivre de la grâce de Dieu, vivre en frères du Christ, vivre en fils de Dieu, c'est vivre de la vie de Dieu lui-même. La sève de la grâce nous en donnera le moyen en infusant à notre âme ce que S. Pierre appelle d'un mot qui, au premier abord, pourrait paraître exagéré mais qui cependant exprime une profonde vérité : « Nous sommes devenus *participants de la nature de Dieu.* » Certes, l'infini de Dieu ne devient pas quelque chose de nous-mêmes — car entre le Créateur et la créature il n'y aura jamais de commune mesure ; mais Dieu place en nous une perfection qui nous permet d'imiter la nature divine en nous élevant jusqu'aux actes qui font le bonheur de Dieu dans sa vie intime.

Et comment Dieu est-il infiniment heureux ? C'est là tout le mystère de la Sainte Trinité que nous contemplerons au ciel. Dieu le Père, en connaissant les richesses infinies de la divinité, les exprime en une Image qui est sa ressemblance, sa Parole, son Verbe, le Fils ; et de la contemplation éternelle et amoureuse des deux premières personnes jaillit celui qui est l'Amour du Père et du Fils, et comme un souffle de leur sainteté, l'Esprit-Saint.

La vie de la grâce en nous n'est pas autre chose qu'une imitation de la vie intime de la Sainte Trinité. La vie de la grâce, c'est, avec cette sève surnaturelle qui nous est communiquée, une application de notre esprit à voir Dieu en tout ce que nous sommes, à le chercher en tout ce que nous faisons, à diriger sans cesse notre pensée vers lui. C'est l'esprit de foi qui donne à notre vie cette orientation divine. La vie de la grâce, c'est encore, avec ce désir intense de voir et de reconnaître Dieu en tout ce que nous faisons, la volonté très ferme de ne l'y voir et de ne l'y reconnaître que pour l'aimer et le servir. Il faut, selon la belle expression de S. Thomas d'Aquin, aimer et servir notre prochain en Dieu et Dieu dans notre prochain. Vie de foi et d'amour : voilà la vie de la grâce, la vie chrétienne !

Et ne dites pas, parce que cette vie est calquée sur la vie même de la Sainte Trinité, qu'elle est impossible à de pauvres humains. Dieu ne vous demande pas de faire des choses extraordinaires ; il vous demande seulement d'accomplir vos actes quotidiens les plus habituels, de faire votre travail, de supporter vos peines, d'accepter vos joies, de vous comporter avec vos amis et vos voisins, — avec cette pensée : je le ferai en vue de Dieu dont je dois en toutes choses chercher la volonté ; je le ferai avec amour de Dieu, puisque l'amour doit suivre nécessairement la pensée qui l'inspire. Est-ce donc si difficile ?

* *

Si on comprenait bien la religion chrétienne, on verrait que la sainteté, — qu'on croit placée si loin de nos possibilités — est au contraire très proche de nous. Mais les saints ont été des hommes comme nous, aux prises avec les mêmes difficultés que nous et parfois pécheurs comme nous et même plus que nous. Le premier des apôtres a renié Jésus devant une servante ; il s'est repenti, il est devenu un saint. S. Augustin a commencé par faire pleurer sa mère sainte Monique ; il s'est converti, il est devenu un saint. Que d'autres, parmi les femmes aussi, je pourrais citer, dont la sainteté a été la suite d'une vie de péché, depuis la célèbre Thaïs du désert jusqu'à la poverella de Cortone et qui est devenue sainte Marguerite, jusqu'à cette Eve Lavallière, l'actrice frivole, qui devait finir ses jours dans la pénitence la plus austère et la plus confiante et faire graver sur son tombeau ces mots si pleins d'espérance : « Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! »

Mais sans chercher nos exemples chez les repentis, que d'autres saints peuvent nous être proposés comme les modèles de votre vie quotidienne, à commencer par la Sainte Vierge et S. Joseph, dont toute l'œuvre sur la terre a été de veiller à l'entretien de Jésus. Quelle femme admirable que cette Ste Clotilde qui eut à supporter le caractère encore barbare de son mari et dont la douce influence est parvenue cependant à faire de Clovis un roi chrétien. Et S. Louis, roi de France, le modèle des fils et des maris. Et je ne veux plus vous citer que l'exemple de notre Jeanne d'Arc ; ce n'est ni Orléans, ni Reims, ni Rouen qui l'ont faite sainte, c'est le calme de Domremy, avec la prière à N.-D. de Bermont et la communion fréquente, c'est le désir de tout faire « selon l'ordre de Notre-Seigneur ».

Mais oui ! ce qui est admirable dans notre religion c'est qu'à la fois elle nous prend ce que nous avons de plus ordinaire et de plus accessible dans notre existence pour nous élever, par ces petites choses transfigurées au contact de la foi et de l'amour, jusqu'aux sublimités de la vie divine. Aimez-la, notre sainte religion ; comprenez-la surtout le mieux possible. Etre chrétien, c'est-à-dire être saint sur terre, ce n'est pas seulement éviter le péché, ce n'est pas seulement aller à la messe et faire ses pâques, c'est, avec tout cela qui est nécessaire, avoir cons-

tamment et en toute chose, la pensée de Dieu et le désir de travailler pour Dieu.

Que cette fête de la Toussaint soit pour vous un nouveau point de départ dans votre vie chrétienne. Désormais, n'est-il pas vrai, ce sera, comme le prêtre le dit à la messe, « tout par Jésus-Christ, tout avec Jésus-Christ, tout en Jésus-Christ. » Ainsi soit-il.

POUR LE JOUR DES MORTS

LA SAINTE MESSE, LE MEILLEUR SUFFRAGE POUR NOS DÉFUNTS

Mes frères,

M. Pichon, représentant de la France en Chine lors de la guerre des Boxers, écrivait dans un de ses rapports sur cette expédition : « Un de nos matelots, blessé quelques jours auparavant par un de ses camarades, dont le fusil, déchargé par imprudence, lui a perforé le poumon, est mort à l'hôpital anglais. Quelques minutes avant de mourir, il a reçu la visite de celui qui l'a tué. Il s'est contenté de lui dire : Je ne t'en veux pas. Tout ce que je te demande est de faire dire une messe pour moi dès que tu seras au pays. » Et le rapporteur concluait : « Je trouve, moi, profane, cette parole sublime dans la bouche de ce pauvre enfant. »

Oui ! sublime de pardon chrétien pour un homicide par imprudence ; mais sublime aussi de foi en la valeur de la sainte messe pour la rançon des peines et la purification des fautes des pauvres âmes du purgatoire.

De tous les moyens de venir en aide aux âmes du purgatoire, la sainte messe est en effet le meilleur.

Pour nous en bien convaincre et nous incliner à offrir la sainte messe pour le repos de l'âme de nos morts, il suffira de nous rappeler la tradition concordante et ininterrompue de l'Eglise enseignée et de l'Eglise enseignante.

* *

Toujours les fidèles ont pensé qu'ils viendraient en aide par là, comme par leurs prières et leurs bonnes œuvres, à l'âme de leurs morts.

Au moment de mourir, sainte Monique disait à S. Augustin, l'enfant de son sang et de ses larmes : « Ce que je vous demande, c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. »

Dans les milieux chrétiens, les testaments contenaient toujours le legs d'une certaine somme pour la célébration de messes, même pour des fondations de messes pour le repos de l'âme des testateurs.

Aujourd'hui encore, quand les fidèles remettent aux prêtres des honoraires, s'ils leur recommandent des vivants : le succès d'une entreprise, une guérison, une conversion, ce sont pourtant les défunts qui détiennent la plus large part des intentions de messe.

Et dans cette croyance le peuple chrétien est d'accord avec ses plus hauts représentants : les saints.

Le Bienh. Jean d'Avila, sur le point de mourir, faisait sienne la prière de Ste Monique. Ceux qui l'assistaient lui demandaient ce qu'il désirait le plus comme témoignage de leur souvenir : « Des messes, des messes, » répétait le saint.

S. Nicolas de Tolentino ne se décidait à se laisser ordonner prêtre, qu'à la pensée qu'il pourrait par là soulager plus efficacement les âmes du purgatoire. Comme beaucoup de saints, comme S. François d'Assise par exemple, il hésitait, dans son humilité, devant la sublimité du sacerdoce. Mais la charité l'emporta sur l'humilité, quand il réfléchit qu'à l'autel il pourrait apporter aux âmes souffrantes un suffrage plus puissant que celui de ses prières personnelles.

S. Grégoire recommandait à ses fidèles de faire célébrer le saint sacrifice pour leurs défunts. Une pauvre femme, leur disait-il, pleurait son mari qu'elle croyait mort et faisait dire la messe à ses intentions. Son mari n'était pas mort, mais seulement disparu, prisonnier, chargé de lourdes chaînes. Quand il rentra de captivité, il lui raconta que parfois le matin ses chaînes tombaient miraculeusement : c'était les jours que le prêtre célébrait pour lui. Pareillement, concluait le saint, s'abaissent les chaînes qui retiennent les prisonniers du purgatoire, quand N.-S. offre ses mérites pour leur rançon et leur rachat.

* *

Cette pratique du peuple et des saints, de toute l'Eglise enseignée, est-elle bien fondée ? N'y aurait-il pas là une déviation de la piété populaire ? Dans ce culte si profond n'aurions-nous pas recours trop aveuglément à tous les moyens sans nous rendre compte s'ils peuvent être utiles à ceux que nous pleurons.

Rassurons-nous ! Dans cette dévotion au saint sacrifice de la messe en faveur de ses défunts, le peuple chrétien n'obéit pas à un instinct aveugle. Il suit les directions de l'Eglise enseignante et les principes de sa foi.

Le fidèle l'a remarqué, en suivant dans son paroissien les prières de la sainte messe. Tout au cours de sa liturgie, l'Eglise associe les vivants et les défunts, à la participation aux fruits du saint sacrifice. A l'offertoire, le prêtre dit à Dieu : « *Suscipe, sancte Pater...*, recevez, ô Père saint... cette hostie sans tache, que... je vous offre pour tous les fidèles chrétiens, vivants et *décédés...* » Au moment le plus solennel de la messe, immédiatement après la consécration, le prêtre se recueille, joint les mains, et rappelle à Dieu ses défunts : « ...Souvenez-vous également, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de la paix... A eux, Seigneur, et à tous ceux qui reposent dans le Christ, accordez miséricordieusement le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, nous vous en supplions par le même J.-C. N.-S. » Avant de descendre de l'autel, une dernière fois il supplie la Sainte Trinité d'avoir pour agréable le sacrifice qu'il a offert afin qu'il lui apporte, à lui et à tous ceux pour qui il a prié, pardon et miséricorde.

L'Eglise ne se contente pas de faire à toutes ses messes, même dans les circonstances les plus heureuses comme aux messes de mariage et aux solennités les plus grandes, comme aux fêtes de Noël, de Pâques et de l'Assomption, le souvenir de nos morts. Elle a composé pour eux toute une liturgie spéciale : messe des funérailles, messes d'anniversaires, messes de chaque jour, où tous les rites et toutes les prières s'unifient dans une même pensée : celle des défunts ; dans une même supplication : leur soulagement ; dans une même intention : le repos de leur âme.

Cette discipline de l'Eglise suffirait à nous renseigner. Les prières officielles sont une règle sûre